

fait, avait plutôt échappé au cœur gonflé du pauvre Robin qu'elle n'avait été dictée par son bon sens

—Gentilhomme en vérité, répéta-t-on de toutes parts avec des éclats de rire inextinguibles ; un beau gentilhomme, pardieu !

—Ralph Kaskett, ne pourrais-tu procurer deux épées à ce gentilhomme !

—Non, mais je puis envoyer à l'arsenal de Carlisle, et leur prêter deux fourchettes pour s'essayer en attendant.

—Allons donc ! dit un autre ; les braves Écossais viennent au monde avec la toque bleue sur la tête, et le poignard à la ceinture.

—Il vaudrait mieux envoyer en poste, dit M. Fleecebumkin, chercher le seigneur de Corby-Castle pour servir de second au gentilhomme.

Au milieu de ce feu roulant de sarcasmes, le montagnard porta par instinct la main sous les plis de son plaid avec un mouvement de rage.

—Non, non, il vaut mieux n'en rien faire, dit-il dans sa propre langue ; mille fois maudits soient les mangeurs de porc qui ne connaissent ni les convenances ni la politesse !

—Faites place, tous tant que vous êtes, dit-il en s'avançant vers la porte.

Mais son ancien ami interposa sa robuste personne pour l'arrêter, et quand Robin essaya de passer de force, il l'étendit sur le plancher aussi facilement qu'un enfant renverse une quille.

—Un cercle ! un cercle ! formons un cercle autour des combattants ! s'écria-t-on alors. Les poutres enfumées, les jambons qu'elles contenaient et toute la vaisselle étalée sur le buffet en frémissaient.

—Bravo, Harry !

—Servez-le comme il faut, Harry !

—Prenez garde à lui maintenant, il voit son sang couler.

Pendant qu'on poussait de tels cris, le montagnard se releva vivement, ayant perdu tout son sang-froid, et, livré entièrement à une rage frénétique, il s'élança sur son adversaire avec la sureur, l'activité et la soif de vengeance d'un tigre irrité.

Mais que peut la rage contre la science et le sangfroid ? Dans cette lutte inégale, Robin Oig fut renversé de nouveau ; et comme le coup était nécessairement vigoureux, il resta sans mouvement sur le plancher de la cuisine. L'hôtesse accourut pour lui donner du secours : mais M. Fleecebumkin ne la laissa pas s'approcher.

—Laissez-le, dit-il, il se relèvera encore à temps, et recommencera le combat ; il n'a pas encore la moitié de ce qu'il lui faut.

—Il a cependant tout ce que je veux lui donner, dit son

adversaire, dont le cœur commençait à se radoucir pour son ancien camarade ; et j'aimerais mieux vous donner le reste à vous, monsieur Fleecebumkin ; car vous prétendez vous y connaître un peu, et Robin n'a pas même eu le soin de se déshabiller avant de commencer, mais il s'est battu avec plaid flottant.

—Relevez-vous, Robin, mon ami ! tout est fini maintenant ; et que j'entende quelqu'un dire un mot contre vous, ou contre votre pays à cause de vous !

Robin Oig était encore sous l'influence de sa colère, et avait grande envie de rentrer en lice ; mais étant retenu par dame Heskett, qui cherchait à rétablir la paix, et voyant d'ailleurs que Wakefield ne voulait plus renouveler le combat, sa rage fit place à un silence sombre et menaçant.

—Allons, allons, ne prenez pas cela tant à cœur, mon ami, dit le brave Anglais avec l'humeur facile à apaiser de son pays, secouons-nous la main, et nous serons meilleurs amis que jamais.

—Amis ! s'écria Robin Oig avec beaucoup d'emphase, amis ! Jamais. Prenez garde à vous, Harry Wakefield !

—Eh bien ! que la malédiction de Cromwell tombe sur ton orgueilleuse tête écossaise, comme le dit quelqu'un dans une comédie ; fais ce que tu voudras, et va-t'en au diable ; car un homme ne peut rien dire de plus à un autre après avoir joué du poings, sinon qu'il en est fâché.

Ainsi se séparèrent les deux amis. Robin Oig tira en silence une pièce d'argent qu'il jeta sur la table, et quitta le cabaret ; mais se retournant à la porte, il montra le poing à Wakefield, puis leva un de ses doigts en l'air, d'une manière qui exprimait une menace ou un avis de se tenir sur ses gardes. Il disparut alors au clair de lune.

Il y eut après son départ une sorte de querelle entre le bailli, qui se piquait un peu de faire le fanfaron et Harry Wakefield, qui, avec une inconséquence généreuse, était alors assez disposé à livrer un nouveau combat pour défendre la réputation de Robin Oig, — quoique, dit-il, il ne sût pas se servir de ses poings comme un Anglais, parce que cela ne lui était pas naturel.

Mais dame Heskett empêcha sa seconde dispute d'aller plus loin, en déclarant d'un ton péremptoire qu'il n'y aurait plus de batterie dans sa maison, et qu'il n'y en avait déjà eu que trop.

—Et vous, monsieur Wakefield, ajouta-t-elle, vous apprendrez peut-être ce que c'est que de se faire un ennemi mortel d'un bon ami.

—Laissez donc, bonne dame, Robin Oig est un brave garçon, et ne me gardera pas rancune.

—Ne vous y fiez pas. — Vous ne connaissez pas le caractère sournois des Écossais, quoique vous ayez fait affaire avec eux si souvent. Je dois le connaître, moi, car ma mère était Écossaise.

—On le voit bien par sa fille, dit Ralph Heskett.

Ce sarcasme conjugal donna une autre tournure à la conversation. Il arriva de nouveaux chalands, et d'autres sortirent. L'entretien roula sur les marchés à venir, et sur les prix des bestiaux dans les différentes parties de l'Écosse et de l'Angleterre. On commença quelques marchés, et Harry Wakefield eut le bonheur de trouver un acheteur pour une partie de son troupeau, à un profit très considérable.

Jack Fish Lake, Juillet le 16, 1900.

THE WINGATE CHEMICAL CO., LIMITED.

MESSEURS, — Veuillez m'expédier des Bouteilles de "Stanton's Pain Relief" pour le montant ci-inclus. Vous m'en avez envoyé 12 bouteilles il y a quelque temps, et je pense que cette médecine mérite beaucoup plus d'éloges que vous n'en faites. Elle vaut son pesant d'or, et je ne voudrais pas rester sans en avoir dans la maison. J'ai vendu plus que la moitié du premier lot, que vous avez envoyé, à mon voisin. Je demeure votre obéissante servante,

MADAME JULES GAGNÉ.

Jack Fish Lake, N.W.T.